

MON VALENTIN.

(Traduit de l'Anglais pour "l'Album," par Joséphine C.....)

(Suite et Fin.)

Je fus bien malade pendant plusieurs semaines. Les médecins m'ordonnèrent l'air de la mer ; mais le mois d'Août était déjà avancé, quand je fus en état de me lever.

Le mariage de Sybil, devant avoir lieu dans le courant de Septembre, il lui était tout-à-fait impossible de m'accompagner à Hastings, où je devais me rendre ; il fallait donc partir seule, mais son amie Lady Daynton possédant une villa splendide dans cette ville, si célèbre, par ses bains de mer, il fut décidé que ce serait chez elle que je séjournerais.

Combien j'aurais voulu, avant de partir, demander à ma sœur son valentin ! mais je ne le pouvais pas, elle aurait soupçonné le secret que j'avais si soigneusement caché à tous les regards ; secret que j'étais presque parvenue à me dissimuler à moi-même. Monsieur Lyndon était à la maison le matin de mon départ. Je ne l'avais vu qu'une fois et seulement quelques minutes, depuis ma convalescence. Il vint avec mon père jusqu'à la voiture pour me dire encore une fois Adieu, et au moment où les chevaux partirent, il me remit un superbe bouquet. Je le rejetai vivement, en versant des larmes brulantes, quand au milieu de ces fleurs, j'aperçus un camélias blanc.

Changement d'air et de lieu me rendit bientôt à la santé. Je sentis bien que je ne pouvais plus être jeune comme autrefois, mais mes joues redevinrent roses, et mes yeux retrouvèrent leur éclat. Je commençai alors à comprendre qu'il m'était encore réservé quelque bonheur, quoique le seul que mon cœur eût envié, ne dut jamais m'appartenir. Je me déterminai d'être le soutien de mon bien-aimé père et de faire la joie et la consolation de ses vieux jours.

Jamais nocce ne devait être plus brillante que celle de Sybil. Le lendemain devait être le beau jour. Nos amis, ainsi que ceux d'Adolphe étaient tous arrivés. Les parents étaient venus de Paris, et sa sœur Madeline de Naples. Sybil avait invité pour filles d'honneur les trois jeunes demoiselles qui se trouvaient avec nous à l'époque mémorable de la St. Valentin. Paul Lyndon y était aussi, et faisait partie d'un joyeux groupe, assis autour d'une table, occupé à faire de ces jolies cocardes blanches que l'on nomme *faveurs*.

« Ceci me rappelle le jour de la St. Valentin, » dit Lillian Fane.

« De quelle manière ? » demanda monsieur Lyndon avec un sourire.

« Oh je me souviens, que ce matin-là, nous ne parlions que d'amour, et c'est encore de même aujourd'hui, » répondit Lillian.

« Je ne sais pas la justesse de la comparaison, » répliqua Paul ; « je ne puis donc y répondre. »

« Sybil, » continua Lillian, sans faire attention à son observation, « t'ai-je dit que j'avais trouvé qui m'avait envoyé mon valentin ? »

« Je ne le crois pas, » répondit Sybil.

« Eh ! bien, je te conterai tout cela dans un autre temps, » reprit Lillian, « n'as-tu jamais deviné de qui était le tien ? »

Sybil rougit en regardant Paul ; il me parut nullement faire attention à ce qui se disait.

« L'as-tu su ? » demanda de nouveau Lillian, « rougir n'est pas répondre. »

« Je crois que oui, » répliqua-t-elle, « mais je ne m'en suis point occupée ; et à dire vrai, je l'avais complètement oublié. »

Paul paraissait toujours ne rien entendre.

« Que Sybil est méchante, » pensais-je ; « elle sait bien pourtant la vive tendresse qu'il a pour elle, et le chagrin qu'elle a dû lui causer, pourquoi parle-t-elle ainsi devant lui ? »

« Les valentins m'intéressent toujours, » dit Clara Bell ; « voyons Mabel, » ajouta-t-elle en se tournant vers moi, « ce jour-là, nous en avons toutes eu ex-cépté toi. »

« Oui, » répondis-je tristement, « et je n'en ai jamais reçu. »

« Vous n'en avez jamais reçu ? » demanda brusquement monsieur Lyndon.

« Non, jamais, et à présent je n'en recevrai certainement pas. »

Je le regardais en parlant ; de vives couleurs illuminèrent sa figure, et son œil lança un éclair. Il n'ajouta plus rien, mais quand les *faveurs* furent terminées, il s'approcha, et me dit à demi-voix :

« Mabel, voulez-vous venir avec moi dans la serre ? j'ai promis à monsieur Dean de choisir les fleurs pour la table, et je voudrais avoir votre avis. »

Je le suivis, étant bien loin de me douter de ce qui allait arriver ; nous nous arrêtàmes près d'un rosier et il commença à faire choix des plus petits boutons.

« Mabel, » me dit-il enfin, « n'avez-vous pas reçu un valentin le quatorze de février dernier ? »

« Non, ni ce jour-là, ni dans aucun temps. »

« C'est étrange, car j'en avais mis un à la poste pour vous. Et par tout ce que j'avais dit précédemment à ce sujet, n'en attendiez-vous pas ? »

Cette question était si inattendue, que je ne pus répondre.

« Je vous en ai envoyé un, Mabel, » continua-t-il, « dans lequel, après vous avoir fait l'aveu de mon amour, je vous demandais d'être à moi. Je vous suppliais, si vous pouviez un jour répondre à mes